

fait religieux, écrira-t-il dans ses notes intimes, pour être plus entièrement au bon Dieu et lui procurer ainsi plus de gloire. » Désormais plus d'hésitation, nul regard en arrière: « Quand on a bien fait sa retraite d'élection et qu'on s'est guidé sur Berthier, malgré toutes les épreuves, dira-t-il, il ne peut être question de revenir sur sa décision. On est à sa place, et si l'on souffre, c'est que Dieu veut éprouver et purifier; on n'a qu'à se laisser faire. »

La décision fut une épreuve pour ses parents, son cher protecteur et les prêtres du séminaire, qui fondaient sur lui de belles espérances pour le clergé séculier. Alphonse s'en rendait compte, il souffrait du coup qu'il allait porter à ces personnes si chères, mais Dieu avait fait signe, impossible dès lors d'hésiter. Au début de septembre il frappa donc à la porte du noviciat et commença une carrière sans éclat aux yeux du monde, mais combien précieuse devant Dieu! Pendant dix ans, le jeune religieux va s'adonner à sa formation intellectuelle et morale: tour à tour novice, juvéniste, philosophe, professeur, théologien, il s'efforcera de réaliser la devise de sa vie: *Je dois tout faire de mon mieux*, jusqu'à ce que, au seuil même du sacerdoce, terrassé par la consomption, il succombe dans le sanatorium de Gabriels en se rendant le témoignage que tous ceux qui l'ont intimement connu peuvent confirmer: « Depuis que je suis religieux, j'ai toujours tâché de tout faire pour le mieux. »

Essayons maintenant de fixer les traits de cette physionomie et surtout de pénétrer dans cette âme. Ce travail nous sera facilité par le *journal spirituel* où le religieux, pendant les cinq dernières années de sa vie, consigna brièvement, jour par jour, le résultat de sa méditation, ainsi que l'appréciation loyale de ses efforts et les diverses phases morales par lesquelles il plaisait à Dieu de le faire passer. Tous ceux qui tendent sérieusement à une vie surnaturelle savent par expérience combien cette pratique, si on a soin de s'en tenir à des notes brèves et sincères, peut devenir un appui et un stimulant précieux. Le frère Brodeur le savait et il le proclame à son tour: « Ce journal, écrit-il, me préserve de la tiédeur. »

L'HOMME

Sous des apparences de robustesse, la santé du frère Alphonse était délicate; les apparences trompèrent ses confrères, il s'y méprit lui-même et ne sut pas assez se ménager. A un confrère plus âgé qui lui reprocha plusieurs fois de ne prendre qu'un trop léger déjeuner, il répondait invariablement qu'il ne s'en portait pas plus mal et qu'il en avait l'esprit plus libre. Sa puissance de travail était peu commune, elle était servie par une rare facilité.